

“L’essor de la beauté”

Transphobie, immigration et prostitution à Fortaleza et à Paris

Alexandre Fleming Câmara Vale



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/385>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.385

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2009

Pagination : 84-90

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Alexandre Fleming Câmara Vale, « “L’essor de la beauté” », *Hommes & migrations* [En ligne], 1281 | 2009, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/385> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.385

“L’essor de la beauté”

Transphobie, immigration et prostitution à Fortaleza et à Paris

Par Alexandre Fleming Câmara Vale,
sociologue, professeur adjoint à l’université fédérale de l’État du Ceará



Les témoignages de transgenres collectés de 1993 à 2003 entre le Brésil et la France permettent de dessiner un portrait significatif de leur expérience. Ils dévoilent des parcours difficiles marqués par le retour des mêmes motifs : le processus de féminisation – et sa classification dans le registre du stigmaté –, la voie de la prostitution, avec leur lot d’insultes et de violences. La migration apparaît comme un autre passage obligé de ces trajectoires : avec l’expérience de l’exil se racontent l’acquisition de libertés mais aussi les misères du migrant.

Mon parcours de recherches sur l'expérience transgenre m'a conduit du Brésil jusqu'à Paris à la rencontre des transgenres et des travestis. Leurs récits témoignent chaque fois de leurs cheminements pour devenir ce qu'ils sont. Ils permettent de distinguer les caractéristiques de telles trajectoires.

Mon intérêt pour les thématiques liées à l'expérience transgenre a débuté voici dix ans, à l'occasion d'une recherche sur la prostitution des travestis menée dans une petite salle de projection de films pornographiques, dans le centre-ville de Fortaleza (nord-est du Brésil). Après cette première expérience au contact des transgenres, j'ai eu l'opportunité de travailler avec des associations, tant au Brésil qu'à Paris. Mon travail sur le terrain a toujours été pensé et vécu comme une activité collective. Mes recherches ont été menées parallèlement à un travail de volontariat dans les associations. À Paris, alors que je travaillais à mon doctorat sur l'immigration transgenre, j'ai été accueilli par l'association PASTT (Prévention, action, santé et travail pour les transgenres), dirigée par une transgenre brésilienne, Camille Cabral.

Elle a autorisé ma présence dans le bus de prévention qui circule sur les territoires où s'exerce un travail sexuel à Paris (Bois de Boulogne, Boulevards extérieurs, etc.). Pendant deux ans (2000-2003), j'ai pu aussi participer aux discussions autour de projets engagés par le PASTT. Mon travail s'est

ensuite concentré sur un immeuble situé près d'une porte de Paris dont presque tous les locataires étaient des transgenres. J'avais déjà mené un travail semblable au Brésil, avec une autre association, le GRAB (Groupe de résistance aile blanche).

Le travail que j'ai mené à Paris a été plus difficile que prévu, car les instances politiques françaises s'apprêtaient à légiférer pour criminaliser aussi bien la prostitution que sa clientèle. La loi sur le racolage passif a alors provoqué des bouleversements dans les associations. Mes activités avec l'association PASTT, consistant à servir le café, le thé ou le chocolat, à distribuer des préservatifs et du gel, ont représenté une sorte de *contre-don* pour ma présence dans le bus, à l'abri du froid et des violences occasionnelles. Ainsi, j'ai pu maintenir pendant la période la plus hostile (mars-avril 2003) les liens que j'avais noués avec l'association. À Paris, j'ai interrogé quinze travestis et transgenres brésiliens. Certains entretiens ont été menés de façon décousue, en raison de l'arrivée des clients. Des situations, pour moi, aussi drôles que dangereuses.

“L'essor de la beauté” est une expression que beaucoup de travestis utilisent au Brésil pour traduire leur souhait d'aller vivre en Europe. Cette expression ambiguë

**“L'essor de la beauté”
est une expression
que beaucoup de travestis
utilisent au Brésil
pour traduire leur souhait
d'aller vivre en Europe.**

exprime leur désir d’avoir de l’argent pour changer leur corps ou se faire opérer, mais elle est aussi une sorte de plaisanterie qu’ils font entre eux pour se moquer des “copines” renvoyées au Brésil après leur arrestation. Ainsi “l’essor” désigne-t-il cet envol – parfois avorté – vers l’Europe.

L’Europe, tout en représentant une opportunité économique, porte aussi en elle une forte charge symbolique : elle est associée à une image de glamour, de beauté et de liberté, avec la possibilité d’une vie en plein jour, au-delà de la clandestinité d’une salle de projection de films pornographiques, par exemple. L’un des travestis, appelé “l’Italienne” au sein du cinéma dans lequel je m’étais arrêté au début de mes recherches, avait vécu à Rome et était de retour, après avoir “tout obtenu” puis “tout perdu” en étant expulsé par la police. Plus tard, j’ai entendu souvent ces mêmes paroles dans la bouche des travestis et des transgenres que j’ai rencontrés à Paris. Ces mots revenaient dans les témoignages, aussi bien au sein des associations que sur les lieux de prostitution.

La diversité des expériences transgenres

Fréquenter quotidiennement des travestis, des transsexuels et des transgenres de diverses nationalités permet une meilleure compréhension des singularités, des “chocs culturels” et des différents *modus vivendi*. Bien que des ressemblances existent entre, par exemple, un travesti brésilien et un transsexuel européen, la singularité de chaque tradition culturelle et le travail de catégorisation demeurent une des premières tâches à réaliser pour une recherche anthropologique. On a tendance à désigner par “transgenres” des personnes qui, pour une bonne partie d’entre elles, se définissent elles-mêmes comme des “travestis brésiliens” et/ou des “tapettes brésiliennes”. L’utilisation du terme “transgenre” est récente. Si le concept aide à fuir le stigmate, il peut néanmoins être un piège, notamment parce qu’il réunit sans distinction tous les “parias sexuels”.

Par divers aspects, le récit d’un *raerae* tahitien, d’un *jota* mexicain ou d’une *bicha* brésilienne ressemble aux histoires de ceux qui, en Europe et aux États-Unis, sont considérés comme transsexuels ou transgenres. Il s’agit, cependant, de catégories culturelles distinctes, qui se sont constituées dans des contextes différents, à un niveau local. Ce type de questionnement sémantique renforce la nécessité d’une réflexion sur les rôles qui sont attribués actuellement aux “transgenres” dans des contextes migratoires. Il amène aussi à s’interroger sur les processus historiques, les valeurs et les pratiques sociales qu’engage leur style de vie. Ainsi, la trajectoire de cette recherche peut être lue comme le récit des fluctuations du jeu permanent qu’en-

traîne l'expérience transgenre, un jeu qui s'établit dans les espaces et les territoires du masculin et du féminin, du "primitif" et du "civilisé", de la clandestinité et de la visibilité, de l'interdit et de la transgression, du local et du global, etc.

Féminisation et transphobie

Dans les récits collectés, la grande majorité des transgenres considérés initialement de sexe masculin affirment qu'ils sont nés avec des tendances, lesquelles les ont conduits à développer cette identité sexuelle qu'ils assument aujourd'hui. Ces tendances ont toujours été là, elles sont "innées". Pour les transgenres, être homosexuel ou *bicha* ("tapette"), c'est d'abord être féminin. Depuis l'enfance, ils ont toujours préféré les poupées aux voitures, la dînette aux matchs de foot. Quelques-unes des personnes interrogées ont parlé de la fascination provoquée depuis leur plus tendre enfance par l'image de la mère se maquillant ou par les vêtements qu'occasionnellement ils pouvaient utiliser.

Parmi un échantillon de quarante transgenres, interrogés au Brésil et à Paris, on retrouve pratiquement toujours cette même idée que c'est "génétique", "dans le sang" et que l'on naît comme ça. Un tel point de vue pourrait conduire à une justification des théories qui défendent l'origine hormonale de l'homosexualité et de l'effémination (essentialisme), en opposition aux arguments théoriques qui renvoient à une construction socioculturelle de cette dernière. C'est peut-être là où réside l'ambivalence même de cette construction identitaire : les transgenres insistent sur le caractère inné de leur féminité en même temps qu'ils passent des heures à construire cette féminité à travers le maquillage, les vêtements et les transformations du corps. C'est au cours de leur vie qu'ils découvrent que cette féminité ressentie comme essentielle est construite et doit subir la violence de "normes de genre" pour pouvoir exister en tant que *productivité politique*. Il s'agit là d'un processus réflexif qui, quand il arrive, peut mettre en question ce que Judith Butler a nommé "l'hétérosexualité compulsoire". Même ainsi, leur féminité ne cessera d'être perçue comme quelque chose d'"abject" (sauf dans les cas où aucun signe de leur statut n'est visible) et elle demandera toujours une négociation entre l'intériorisation de la "structure infériorisée" occasionnée par l'incorporation du stigmaté et la production d'une subjectivité capable de faire face à la dimension oppressive des normes de genre par le biais d'une critique du binarisme des sexes.

En fait, dans l'expérience transgenre, des couches de stigmates se superposent. L'insulte envers les travestis et les transgenres est proche de l'insulte raciste. Si les préjugés qui entourent une personne noire existent depuis la naissance, pour les

personnes transgenres ils apparaissent au moment des premiers signes d'effémination. Dès que le “processus d'effémination”, passant par le recours à de la silicone, à des hormones et à des prothèses, se met en place, un long apprentissage de soi commence : pédagogie de la voix et maîtrise des gestes pour “donner corps” à l'image que l'on prétend avoir de soi, mais aussi réadéquation aux prothèses, effort pour être en phase avec la féminité désirable, etc.

Un gay-blanc-occidental-viril-habitant-des-grandes-villes peut toujours échapper au stigmate explicite, tandis que les Noirs, travestis et transgenres doivent investir beaucoup de temps pour mettre en œuvre des tactiques qui leur permettront de survivre au racisme et à la transphobie.

Face à une violence abjecte

Ce n'est pas un hasard si, au sein du mouvement LGBTTT, la catégorie “transphobie” a été créée, quoique les idées reçues continuent d'assimiler couramment le transgénéderisme ou la transsexualité à l'homosexualité. En effet, si le terme d'“homophobie” n'est apparu que tardivement vers 1971, soit près de cent ans après celui d'“homosexuel”, le recours au terme de “transphobie” est encore plus récent et ne figure pas dans les dictionnaires. L'expression de la transphobie revêt en fait des formes très similaires à celles de l'homophobie et on peut répertorier les insultes adressées indifféremment aux homosexuels, aux transsexuels ou aux travestis.

Mais l'expérience transgenre comporte également des spécificités qui correspondent aux particularités des groupes concernés. Malgré la “communauté d'insultes” comme disent certains, par rapport aux insultes adressées indifféremment aux “homos”, la traduction la plus brutale de ce type de violence est sans doute la violence physique et l'intimidation. Dans ce cas, la migration apparaît presque comme une nécessité.

À Paris, Camille Cabral, présidente du PASTT, me parlait de “petites blessures stigmatisantes” en référence à cette “efficacité de l'insulte” qui marque l'expérience transgenre en général. Pour désigner la situation du travesti, Janaina Dutra, présidente d'une association de travestis de Fortaleza, m'a dit une fois la comparer à une île. Sauf qu'au lieu d'être entouré d'eau, il est entouré de violence. Elles font, toutes les deux, référence au fait que la transphobie prend bien d'autres formes, *a priori* moins spectaculaires que les agressions directes.

Pour les transgenres brésiliens, être traités depuis l'enfance de “veado”, “bicha”, “baitola” et autres termes dépréciatifs désignant les homosexuels engendre une “structure commune d'infériorisation”. Un récit de Germana, transgenre brésilienne que

j'ai interviewée chez elle à Paris, permet de souligner un tel type de violence fondée sur l'"abjection" : *"Moi, j'ai toujours été davantage petite fille, et mon père n'acceptait pas... Quand j'avais six ans, mon père a été appelé avec ma mère à l'école... Le professeur lui a dit que j'étais différent des hommes. Là, mon père m'a battue devant le professeur. J'ai arrêté d'étudier en seconde année. Je suis partie de l'arrière-pays de São Paulo, et je suis allée faire ma vie à la capitale à l'âge de dix-sept ans, après avoir été expulsée de la maison..."*

Masculinité et féminité, loin d'être des évidences de la relation au monde, sont l'objet d'une production permanente de soi par l'usage approprié de signes déterminés : techniques corporelles, expression des sentiments, production symbolique du corps, conformité à une sensibilité compatible. L'expérience transgenre fait voir que le féminin et le masculin se rapportent aux normes établies, aux valeurs, aux symboles, aux représentation, mais elle joue avec ces normes, détournant les signes qui leur correspondent : identifications à l'ethos de l'autre signe, dérision par sa caricature, érotisme de l'ambiguïté, subversion des relations établies entre les sexes... Dans ce processus, l'apprentissage au contact des autres transgenres et gays peut mener à une "lecture" plus positive de cette féminité, une transvalorisation qui rend l'expérience plus convenable par rapport au stigmaté.

L'expérience transgenre fait voir que le féminin et le masculin se rapportent aux normes établies, aux valeurs, aux symboles, aux représentation, mais elle joue avec ces normes, détournant les signes qui leur correspondent.

Sociabilité transgenre, famille et exil

Les témoignages soulignent les transformations du regard des autres. Pour les transgenres, un tel regard se traduit dans l'impossibilité de faire accepter son orientation et son style de vie. Dans ces regards, celui de la famille est inclus. Et le refus, l'abjection et l'injure vécus auprès des parents mènent à des ruptures difficiles à effacer. Certains nourrissent des ressentiments envers leur famille et n'ont rétabli aucune attache avec leurs parents. D'autres, après avoir été rejetés de la maison, "font la paix". Dans ces cas, l'argent de la prostitution peut devenir un "fantasme" pour la famille.

C'est cette précarité affective et économique qui mène à la prostitution et à la migration. Même avant le départ, la lutte et l'exil étaient déjà présents. La marginalisation et l'exclusion qu'implique une sexualité stigmatisée sont les piliers

de la constitution d'un monde spécifique, inscrit aussi bien dans la topographie des grandes villes que dans la personnalité des individus qui s'y agrègent. Aux transgenres, la ville réserve des lumières et des ombres, des libertés et des misères. Ce n'est pas pour rien que certains ont quitté "l'archipel de voluptés" (la vie carnavalesque de Rio) et sont arrivés à Paris.

Il faut donc faire l'inventaire de ces rencontres transnationales, des échanges d'expérience entre ces parias sexuels, de vécus qui se déploient dans les interstices de la vie sociale, car le monde actuel, sommé de régler ses arriérés postcoloniaux, peut trouver dans des expériences "liminaires"⁽¹⁾ comme celles de travestis prostitués et immigrés un éclairage quant à la question de l'exil.

Au moment où l'on célèbre l'exil partout, à partir du constat que le nouveau paysage communicationnel, dessiné par les technologies contemporaines, exerce une influence massive sur la pensée du lieu et du territoire ("le nulle part est partout"), l'immigration travestie et transgenre interroge cette vision esthétisée de l'exil. Chez les transgenres, il n'y a pas de reproduction biologique. Leurs "identités exiliques" ou "déracinées"⁽²⁾ n'échappent pas à un devenir construit autour des catégories habituelles du bannissement ou de la fuite. Leur exil reste encore tragiquement réel. ■

Bibliographie

- Bersani L., *Homos : repenser l'identité*, Paris, Odile Jacob, 1995.
- Butler Judith, *Bodies that matter: on the discursive limits of "sex"*, New York, Routledge, 1993.
- Butler Judith, *La vie psychique du pouvoir : l'assujettissement en théories*, traduit de l'américain par Brice Mattheuissent, Paris, Editions Léo Scheer, 2002.
- Butler Judith, *Questões de gênero. Problemas de gênero: feminismo e subversão da identidade*, Tradução de Renato Aguiar, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 2003.
- Lebreton D., *L'Adieu au corps*, Paris, Métailié, 1999.
- Prieur A., "Little boys in mother's wardrobe: sur les origines de l'homosexualité et de l'efféminement", in Actes de la recherche en Sciences Sociales (Homosexualités), n°125, Paris, Seuil, 1998.
- Silva H., *Travesti: a invenção do feminino*, Rio de Janeiro, Relume-Dumará, 1993
- Steinberg Sylvie, *La Confusion des Sexes : le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Fayard, 2001.
- Vale Alexandre Fleming C., "Imaginário Masculino e Cinema Pornô", in Barreira C., *Percursos*, Fortaleza, EUFC, 1996.
- Vale Alexandre Fleming C., article "Anthropologie", in Tin, Louis-Georges (dir.), *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF., 2003.
- Vale Alexandre Fleming C., "Devenir Transgenre et se Prostituer", in Handman M.-E. et Mossuz-Lavau J., *Rapport Final à la Mairie de Paris*, 2002, mimeo.
- Welzer-Lang Daniel, Filiod Jean-Paul (Coords.), *Des hommes et du masculin*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1992.

Notes

1. V. Turner, *O Processo Ritual: estrutura e anti-estrutura*, Petrópolis, Vozes, 1974.
2. Alexis Nouss, *Plaidoyer pour un monde métis*, Paris, Textuel, 2005.